Les polyphonies gourmandes de Thérèse Martin

Il y a des artistes pour qui peindre est une aventure qui se joue en direct. Pas de message prémédité, pas de concept auquel trouver un équivalent plastique, pas de marche à l'étoile pour rejoindre sur la toile une vision préexistante. Juste des couleurs, des outils et une sorte de réservoir intérieur d'impressions sur nature et de climats sonores plutôt que d'images toutes faites, auxquels la surface blanche, l'amour gourmand du «faire» et l'enfermement de l'atelier offrent un terreau favorable à des éclosions et des efflorescences qui semblent nées organiquement de la toile même.

Thérèse Martin est de ceux-là, toujours à l'écoute des sollicitations du hasard qui l'entraînent vers des explorations inattendues, mais attentive à la fois à garder le contrôle des opérations pour ne pas laisser champ libre aux débordements débridés des pulsions. Mélange savamment dosé d'improvisation pactisant avec l'aléatoire riche de solutions nouvelles et de construction ancrée dans l'intelligence d'un savoir-faire raffiné. Mais rien n'y est jamais fixé, immobilisé, définitif. Formes en transit, mouvances lentes et incertaines, magma provisoirement arrêtés dans un processus d'éternelle métamorphose dont on ne sait ni l'avant ni l'après, tout y est comme suspendu, au bord du déséquilibre, entre chaos et organisation. Le rectangle blanc devient alors un petit morceau de monde dont la géographie s'invente à mesure au bout du pinceau. Des continents y émergent, dérivent et parfois se laissent à nouveau engloutir, des îles s'y assemblent en archipels, des reliefs s'y sédimentent et s'y sculptent, des failles s'y creusent qui menacent l'aplomb des masses, tandis que déjà les poussées d'autres mouvements telluriques et les avancées d'autres germinations secrètes se préparent à chambouler ces topographies instables.

Mais bien plus encore que de géographie, la peinture de Thérèse Martin est une histoire de peau. Elle sait en alchimiste virtuose habiller ses toiles des matières les plus précieuses et chatoyantes, des drapés les plus soyeux, des voiles les plus délicats, des brocarts les plus rares. Transpositions visuelles et presque tactiles de sa passion pour l'opéra, ses tableaux ne cherchent pas tant à en raconter l'intrigue ni les décors qu'à en évoquer la scénographie sonore, où la couleur et le grain des voix se répondent, où les masses musicales se mêlent et s'enchaînent, où les timbres des organes et des instruments deviennent glacis irisés, reflets cuivrés, transparences minérales, velours moelleux, éclats de gemmes, pelages ocellés, peaux réticulées, coulures en rideau, fondus éthérés ou écorces grenues. Toute cette orchestration épidermique de la peinture, il faudrait aussi l'explorer et la parcourir du bout des doigts, à fleur de peau pour en goûter presque organiquement les épanchements baroques et le lyrisme inquiet.

Abstraction? Figuration? Faux débat. La peinture de Thérèse Martin ne s'intéresse pas à représenter, encore moins à illustrer. Si l'on était sûr de ne pas se méprendre sur le sens des mots, on la dirait abstraite, mais au sens étymologique du mot: abstracta, tirée de. En l'occurrence, tirée de ses émotions musicales et sur nature.

Les souples calligraphies, les «drippings» ou les mouchetures du pinceau, les raclures et grattages de la spatule, les «maçonnages» du couteau, les bruines légères des sprays, les préciosités d'émaux et les brillances en miroir des glacis, les virages, les effets de cristallisation ou d'arrachage nés des réactions aux colles et solvants... la diversité de ses timbres et ses instruments tient véritablement de l'orchestre symphonique. Elle les harmonise et les dirige avec l'aisance et le panache du maestro, les «cuisine» et les assaisonne avec des gourmandises raffinées de maître queux, sans jamais pour autant cesser de les expérimenter et les réinventer avec la curiosité émerveillée de l'éternel apprenti sorcier.

Françoise Jaunin